

2218, moi, Président

L'an 2218, je suis devenu Président à la place du Président

Il y a bien longtemps qu'aucune compétence n'est demandée pour devenir président. Ce phénomène limité au monde politique au début du 21^{ème} siècle s'était peu à peu propagé dans les grands groupes mondiaux qui détenaient désormais les clés de l'humanité. Le Président est là juste pour amuser la galerie.

Le vrai pouvoir se tient en retrait des estrades, tout se passe dans l'ombre du dos du Président. Ce sont des inconnus qui gouvernent : ils perdent leur pouvoir sitôt identifiés. Eux-mêmes ignorent ce pouvoir dont ils détiennent une part ; un Mécanisme Central patiemment mis en place depuis deux siècles fonctionne tout seul comme une sorte d'intelligence artificielle sans conscience d'elle-même, et encore ...

Aujourd'hui, en 2218, le Président doit aimer parler en public, pérorer à la Télévision et sur les *rézossocios*. Il doit savoir attirer l'attention tout en restant dans les rails. Je suis un bon technicien dans ma partie, je suis apprécié des mes équipes et mes supérieurs ont confiance en moi, même quand je leur tiens tête sur des affaires délicates. Je ne suis donc pas qualifié.

Mon prédécesseur l'était. Physiquement imposant et un peu ridicule, il savait faire du tohu-bohu. Une meute de journalistes le poursuivait sans cesse à l'affût de ses saillies coutumières. Le monde entier adorait le détester. En concentrant sur lui tous les regards, il avait anéanti toute opposition qui aurait pu entraver la marche de notre Compagnie. Le Président trompe, disions nous entre nous.

Voilà qui convenait bien au Mécanisme Central. Mais toute médaille a son revers : l'agitation de ce trompe-la-vie avait failli tourner au désastre. Entouré d'une bande d'olibrius, il disposait de nombreux partisans prêts à tout avaler pourvu qu'il abondât dans leur sens. Ses gesticulations en devenaient de vraies décisions mettant en danger l'équilibre fragile du monde. Qu'il devienne soudain « Le Pouvoir » et on basculerait dans l'apocalypse. Alors peu à peu on avait écarté les olibrius ; la chance y contribuait, parfois il y a des avions qui tombent.

L'équipe de confinement qu'on avait disposée autour de lui était sur les dents jour et nuit. L'objectif secret était qu'il n'agisse pas sur les engrenages impassibles du Mécanisme Central. Il y avait sans cesse des incidents à corriger, des paroles à démentir, sans jamais qu'apparaisse le moindre démenti, la moindre correction. Un travail de *dingue*. Je le sais bien, moi qui faisais partie de l'équipe.

J'étais affecté à la surveillance rapprochée : jamais plus de dix mètres de lui, jamais hors de vue. Nous étions six sur ce poste afin qu'il soit tenu 24-24 et 7-7. Epuisant. J'avais l'art de le regarder avec bienveillance quoiqu'il arrive, un sacré rôle de composition. Repérer les dérapages, les interrompre sans avoir l'air, les neutraliser s'ils étaient trop avancés, tout en manifestant mon approbation sous peine d'être viré, une jonglerie permanente. Il finirait par nous avoir à l'usure. Déjà un de mes six camarades avait hurlé à la mort se prenant soudain pour le loup des steppes, on avait dû l'enfermer pour qu'il ne morde personne. On avait eu du mal à lui trouver un remplaçant.

De dérapage en rattrapage, la Compagnie se posait des questions ; on ne remplace pas un Président comme un intérimaire. Et un jour l'impensable prévisible est arrivé. Notre homme avait bien remarqué qu'on l'admirait moins qu'au début : il avait donc convoqué la foule de ses « amis »

sur l'esplanade bétonnée devant la tour lui servant de bureau, pour leur faire un discours et réchauffer les cœurs. Sans faire le lien avec notre équipe, il pensait à une sorte de découragement existentiel général. Un bon discours avec désignation de l'ennemi idéal, les turbans des hauts-plateaux du Fars, pour mieux remotiver les tièdes.

Anticipant les risques, la Compagnie avait secrètement avisé l'ennemi à turbans de ne pas se formaliser, et après d'officielles indignations de laisser passer l'orage. On n'allait pas faire capoter un accord longuement négocié pour si peu. La foule était là, sous le balcon, une mer de têtes et de casquettes oscillant sous les slogans. Comme souvent, j'étais près du prompteur, caché dans les plis du drapeau de la Compagnie, un champ d'étoiles et de lignes.

Il surgit et posa les mains à plat sur le prompteur. Toujours proche de lui, j'avais repéré ses tics et ses tocs : se gratter le nez, serrer les mains à les écraser, faire voler sa mèche jaune dans tous les vents de la planète ; aussi cette façon de s'appuyer des deux mains à plat sur le prompteur, un jour il sera mal fixé et la chute sera risible.

Porté par les acclamations de la foule, le discours dura longtemps. Le Président était satisfait du résultat à la fin de sa peroraison. Il avait atteint son but, il suffisait d'entendre le rugissement d'enthousiasme qui montait de l'esplanade, c'était son triomphe. Il s'est alors tourné vers moi et m'a dit : « tu vois, blanc-bec, comme on peut facilement rouler dans la farine tous ces imbéciles qui m'acclament, ces cloportes ont gobé mes paroles, j'en fais ce que je veux. C'est ça, Mon Pouvoir ». J'avais oublié de le dire, il m'appelait blanc-bec. Certains me disaient qu'il m'avait à la bonne. Oui mais quand même, blanc-bec ...

Les vagues d'acclamations avaient soudain cessé, une sorte d'ouate flottait dans l'air. Je sus alors que quelque chose de grave avait commencé. Il me vint à l'esprit ce qu'on m'avait raconté d'un potentat de l'Europe d'autrefois, qui voulant faire un discours devant une foule acquise, se trouva confronté à une clameur hostile et ne dut son salut très provisoire qu'à une fuite rapide dans les couloirs de son palais. Fuite inutile, il fut cueilli quelques semaines plus tard tel Louis XVI à Varennes, jugé sommairement et exécuté. Erreur politique des bourreaux, victoire amère et momentanée.

Je conseillai au Président de quitter le balcon. Il retira ses mains du pupitre et je vis, évidemment trop tard, que sa paume droite appuyait sur le bouton qui activait les hauts parleurs de la place. Tous avaient entendu ce qu'il m'avait dit. Une fois amorcé le lent retournement d'une foule, il est inexorable, un tsunami, une coulée de lave. Ce n'était plus le Président qu'il fallait sauver, mais la Compagnie. Les têtes et les casquettes se resserraient sur la tour, les vigiles étaient déjà piétinés ou avaient ouvert les portes. Plus question de s'enfuir, il aurait mieux valu qu'un avion se fracasse là-haut que cette marée dans tous les escaliers.

Une seule chose à faire, incertaine, improbable, désespérée, mais la seule. Je me mis au pupitre, posai la main sur le bouton fatal, et me mis à parler tel Chaplin à la fin du Dictateur, obligé d'inventer un discours pour renverser la vapeur. Mais sans scénario écrit, il me fallait tout improviser. Délai de réflexion ? Au mieux dix-huit secondes. Si tu ne sais pas quoi dire, alors dis ta vérité. Je ne sais pas ce que vaut cet adage, mais j'ai dit ma vérité, toute ma vérité, rien que ma vérité. Inertie aidant, les têtes se sont entremêlées avec les casquettes, l'étau s'est desserré, chacun voulait savoir la suite du feuilleton.

Ce n'était pas de l'héroïsme, juste un réflexe de survie. J'ai chargé la barque du Président en le rendant plus ridicule qu'haïssable, ce qui lui a sans doute sauvé la mise. Il ne me le pardonnera jamais mais la Compagnie a échappé au désastre.

Alors ils n'ont pas pu faire autrement, ils m'ont nommé Président.